

sur le Pont-Neuf par les ordres de Louis XVIII et *Moïse sauvé des eaux du Nil*. Avec sa brillante description de l'incendie de Rome sous Néron, ce fut là comme le point de départ de son recueil des *Odes et Ballades*, dont la première partie parut en 1822 et la seconde en 1826. Plus tard, les romantiques à outrance n'y virent plus que des ébauches timides et imparfaites, pendant que les ultra-classiques n'ont jamais daigné louer chez Hugo que cette oeuvre de début. C'est qu'en outre d'une incontestable largeur dans la pensée, le style y était en général correct, élégant, tempéré, exempt de ces hardiesses et aussi de ces étrangetés qui devaient désormais, à chaque volume, se succéder et s'accroître. Quant aux sentiments, ils y étaient souvent religieux, presque toujours monarchiques, avec une teinte prononcée de patriotisme et quelques échappées d'une vive admiration pour les grands coups d'épée de l'époque impériale. Demi-royaliste, demi-progressif, le poète passait tour à tour des anathèmes contre la bande noire et des hymnes en l'honneur de la dynastie bourbonnienne à des dithyrambes flatteurs sur le vaincu de Waterloo et la colonne Vendôme. Il adressait à Lamartine, qui l'avait devancé dans la vie et dans la gloire, un hommage aussi sincère que respectueux. Il abordait l'élégie douce et mélancolique en même temps que l'ode élevée et pompeuse. Enfin il se jouait avec esprit et avec aisance dans une foule de bluettes, décorées du titre de *Ballades* : la *Passe d'armes du roi Jean*, la *Fiancée du Timbalier*, la charmante fantaisie du *Sylphe* et tant d'autres. Il devait être sans doute plus d'une fois discuté, contesté, combattu; mais désormais il avait sa place à part.

Vers ce temps, son mariage avec une femme distinguée, la fée bienfaisante de sa première jeunesse, ajouta au juste orgueil de son illustration naissante les joies plus aimables du bonheur domestique. Accepté comme un maître et un guide par la plupart de ses émules, il s'était déjà occupé (nous le reverrons) de critique, de romans, de théâtre, de réformes littéraires, lorsqu'en 1828 il donna ses *Orientales*. On se rappelle la guerre d'indépendance de la Grèce, un des nombreux épisodes de cette interminable question d'Orient, qui remonte en principe à Pierre le Grand, en fait à Catherine II, et qui se complique sans cesse de difficultés nouvelles